

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

* 44. IV. 130.

3

114

L'AMIE DE

COVRT.



*Nouvellement inuentée par le Sei-
gneur de la Borderie.*

AD AMVSSIM DOLO,

SCABRA, ET IMPOLITA



ATQVE PERFOLIO.

A LYON,

Chés Estienne Dolet.

1 5 4 3.

P



ESTIEN^o

NE DOLET

AV LECTEUR

Salut.



E nest pas tout, *L*ecteur, d'auoir receu telle grace de Dieu, que lon soit excellent, & eminent par sur les aultres en quelcque scauoir : mais le tout est, de ne se monstrer ingrat, quant au talent de science, que Dieu donne, à qui bon luy semble. Laquelle chose consiste en la diuulgation des bons ouurages : telz certainement, que cestuy cy est: car il n'est seulement plein d'eloquence Francoyse, mais tant abundant en bons enseignements

A > (duant

(quant à la chasteté d'amour) & bonne grace, que ce seroit un grand merueilleux dommage pour le bien public, de le supprimer plus long temps. Puis doncques que l'Autheur a euité le blasme, que j'ay dict au commencement, ie suis d'aduuis de luy ayder en son bon uouloir. Ce que j'ay faict pour te recréer, & pour manifester de plus en plus l'eloquence de nostre langue, affin qu'on congnoisse, que le Francoys n'est plus barbare en parler, ny plus lourd en inuentions d'esprit, que toute aultre nation. A' Dieu Lecteur.

De Lyon ce quin-
ziesme de
May.

L'AMIE DE C O V R T.



E m'esbahis de tant de folz espritz
Se complaignants d'amour estre
surpris:

De tant de uoix piteuses, & do-
lentes,

Qui plaincte font des peines uiolentes,
Qu'ung Dieu d'aymer (cōme ilz disent) leur cause:
Le ne scaurois bien entendre la cause

De ceste peine: encores moins scauoir,
Quel est en eulx de ce Dieu le pouuoir:
Quel est son arc, qui faict si grandes breches,
Ny de quel boys peuent estre ses flesches.

Le ne l'ay point ny pour archier congneu,
Ny pour enfant, qui soyt aueugle, ou nud:
Et de sentir ne fus oncques subiecte,
S'il brusle en flamme, ou s'il blesse en sagette.

Le croy le tout n'estre, que Poësie,
Ou (pour mienlx dire) humaine frenaisie,
Qui la nature enchante soubz couleur
De deité de friuole ualeur.

Or donc ce mal, qu'on trouue tant amer,
Le nomme Dieu, qui le uouldra nommer:
L'appelleray telle diuinité

Plustost follie,ou infelicité,
 Pour tous ceulx là,qui s'en laissent saisir,
 Et pour moy seule agreable plaisir:
 Qui sçay tresbien,comme il la fault conduire,
 Et son tourment en lyesse reduire.

Et prends le cas,qu'il le faille Dieu croire:
 l'estime là mon trophée,& ma gloire,
 De pouuoir uaincre,estant femme mortelle,
 Par artifice une deité telle.

S'il est uolant,ie sçay le filé tendre
 Pour tel oyseau attraper,& surprendre.
 Et s'il a l'œil bendé,ie le desbende,
 Et luy fais ueoir parmy toute sa bende,
 Que ie suis seule exempte de ses armes,
 Que ie ne crains ses assaults,ny alarmes.
 Ou s'il se ioue ung peu trop rudement,
 Comme ung garson priué d'entendement,
 Ma uertu peult à l'heure commander:
 Je le chastie,& luy fais amander
 Enuers moy seule une faulte infinie,
 Qu'il a commise en mainte compaignie.

Il ne peult tant desguiser sa nature
 Pour m'affaillir,que ie n'aye ouuerture
 De promptement ailleurs le diuertir.

Dont ie ueulx bien,Dames,uos aduertir,
 Que si uoulez ensuyure ma doctrine
 Vous trouuerez utile medecine
 A' ce grief mal,qui uoz pensées poingt:
 Assés de ioye,& de tristesse point.

Dont

Dont uoz clameurs, uoz regretz, & complainctes
Seront ainsi, que les miennes, estainctes.

Escoutez donc: ie uous reciteray
Ce, que i'ay faict, que ie fais, & feray:
Et si trouuez louable mon histoire,
Au ciel en soit, & non à moy, la gloire.

Le commençoys des ma ieunesse tendre
En foible esprit ia preuoir, & entendre,
Que l'honneur grand, & digne autorité
Estoient en terre une felicité:
Et que des grands estre fauorisée,
Est une chose en ce monde prisée:
Le conceuoyz dedans ma petiteffe,
Que pour attaindre à si grande haultesse,
Beaulcoup la grace, & la beaulté faisoient,
D'aultant, que plus, qu'aultre chose, plaisoient:
De quoy i'estoys suffisamment douée
Par la nature, & desia mieulx louée
Des yeulx d'aultruy, que le foible merite
Ne s'estendoit de ma forme petite.

Dieu sçait aussi, si lors prompte i'estoys
Croire le loz, que de moy i'escoutoys:
Lon n'en pouuoit tant dire, que mon aage
Ne cuidast bien en auoir d'auantage:
Ie mectoys peine à porter proprement
Mes blondz cheveux, & mon accoustrement:
A' posément conduire mes yeulx uerdz,
Pleins de douceur, ne peu, ne trop ouuertz:
A' augmenter une grace asseurée,

L' A M I E

Vne parolle humaine, & mesurée,
En deuisant avecques mes semblables
Adolescents honnestes, & aymables.

Vray est, que lors ie n'auoys point d'enuie
D'estre priée, & moins d'estre seruié.

Ie ne sçauoys, si priere, & seruice

(Comme ie sçay) estoient uertu, ou uice.

Mais ma beaulté, qui creut en tresgrand pris,
En peu de temps me l'eut asses appris.

Sur les quinze ans le corps plaisant à ueoir
Fut consommé, & l'esprit de sçauoir:

Tant que deuint ma grand' perfection,

Le seul obiect de mainte affection,

Gaignant les cueurs d'une grand' multitude

De seruiteurs, qui mectent leur estude

Chascun pour soy d'auoir ma bonne grace.

Ie retiens tout, & personne ne chasse,

Fondant ma gloire, & louenge estimée,

Sans aymer nul, estre de tous aymée:

Qui est le poinct de mon enseignement.

Oyez, amants, icy soigneusement.

Si ma santé congnoist la maladie

De uostre fiebure ardente, & estourdie:

Si j'ay en moy de vous experience

D'une fureur pleine d'impatience,

Qui uous agite, & faict en froyd yuer

Aspre chaleur en uoz cueurs arriuer,

Ie me resoulz armer le mien de sorte,

Que pour le prendre une puissance forte

Foyble

Foyble sera, car mon cueur de foy maistre
 Congnoist amour, sans le uouloir congnoistre.

Il sçait, comment le gracieux Tyrant
 En son fainct rire est tousiours martyrant:
 Comme cachés soubz sa grande beaulté
 Sont Faulx semblant, & douce Cruaulté:
 Comme il usurpe en tous corps, qu'il tourmente,
 Le grand repos, dont l'esprit se contente,
 Que ie ne ueux perdre pour tout le monde:
 Car qui croira la lyesse profonde,
 Dont le mien sent heureux contentement
 Impossible est la dire entierement.
 En quel plaisirs cuydez uous, que se baigne
 La liberté de ma uie compaigne,
 De se ueoir seule, entre cent, coustumiere
 De Cupido n'estre point prisonniere

Et si lon ueult apertement entendre
 Ce, que ie fais pour garder de mesprendre,
 Et comment peult tousiours niure mon cueur,
 De moy, de foy, & de l'amour uainqueur,
 Je l'ay logé en si forte maison,
 Je l'ay munny de telle garnison,
 Que l'ennemy ne luy peult faire offense.

En une tour d'inuincible defense,
 Fermeté dicte, est mon cueur resident:
 Duquel honneur est chef, & president,
 Accompaigné de craincte, & d'innocence,
 Pour resister contre concupiscence,
 Laquelle s'est avec amour rengée:

Et ont mon cueur, & sa place assiegée,
 En luy faisant infinité d'alarmes,
 De feux legiers (tresdangereuses armes)
 De treçts poignants, de flesches, & de dardz,
 Dont sont munis Amour, & ses souldartz.

Mais moy, qui suis armée de constance,
 Fays aysément à leurs coups resistance,
 Voulant plustost mourir en ce destour,
 Que laisser prendre une si forte tour,
 Dedans laquelle entrés sont Chasteté,
 Foy, Temperance, & pure Honnesteté,
 Avec leurs gens, équipés de tel forte,
 Que ioincte à eulx ie ne suis, que trop forte,
 Pour soustenir, non ung siege de Troye,
 Mais cent mil ans sans estre à l'Amour proye.

Raison aussi met à telle pollice,
 Que l'ennemy, ny toute sa malice
 Forcer ne peult le guet, qu'elle a assis
 Au boulleuart appellé Sens rassis:
 Ou sont Prudence, Entendement, Memoire,
 Soing, Esperit, esquelz tout est notoire:
 Et de sçauoir leur est tousiours permis
 Ce, qui se fait au camp des ennemys:
 Desquelz Amour souuerain conducteur
 Par Faulx semblant ce traistre seducteur
 M'a plusieurs foys fait dire, & remonstrer,
 Que si uouloys luy permettre d'entrer,
 Il me rendroit heureuse, & fortunée,
 La plus, qui soit en ce monde icy née:

Mais

Mais il a beau à moy parlementer,
 Plus il me prie, ou se ueult lamenter,
 Moins l'escoutant i'ay pouuoir de l'ouyr:
 Ou si ie l'oy, ie le fays tost fouyr,
 N'y uoulant point de composition
 Digne de honte, & de punition.

N'espere aucun iamais ma place prendre:
 De Dieu la tiens, à Dieu seul la ueulx rendre.
 J'ay promis foy à son celeste Empire
 Ne le changer pour meilleur, ne pour pire.
 Pour ung meilleur ne puis ie nullement:
 De m'abaissier seroit faiçt follement.
 Oultre: frustrer son Seigneur de l'hommaige,
 Il en aduient uitupere, & dommaige.

Telle responce on m'entend resumer
 Toutes les foys, qu'Amour me faiçt sommer:
 Et si bien tost son trompette ne part,
 Ie le fays bien uuyder loing du rampart,
 Dont Amour creue, & de despit enraige,
 E sans Espoir, qui luy donne couraige,
 Maintesfoys eust le siege abandonné,
 Tant mes refus le rendent estonné:
 Auecques ce, que Tourment, & Soucy,
 Luy conseilloyent le debuoir faire ainssi.
 Mais doux Espoir, pour tarder sa retraicte,
 Luy diçt, attends, que Volupté te traicte:
 Elle uiendra, apres plusieurs ennuys,
 Te presenter maintes heureuses nuicçts.
 Suy seulement ta premiere entreprise,

Car si ta dame en son fort est surprise
 La faiffisant, tu te pourrois faifir
 De uolupté, de ioye, & de plaisir.

Oultre: le temps, qui plusieurs folz abuse,
 Luy donne tout, & rien ne luy refuse.
 Il luy promet rendre aisé l'impossible,
 Le faulx certain, immortal le passible,
 Et qu'il ne fault, pour tous biens auerer,
 Qu'ung iour heureux, qui sçait perseuerer.
 Voila, pourquoy iamais on ne desiste.
 De m'affaillir, quand plus fort ie resiste.

J'ay toutesfois si seure intelligence
 Des ennemys, & de leur diligence,
 Que puis le temps de ceste guerre experte
 J'ay tiré d'eulx plus de gaing, que de perte.

Si tost qu'ilz font deliberation,
 Ie le sçay par Dissimulation,
 Femme de sens, & de gentil sçauoir:
 En temps, & lieu il l'a faict bon auoir,
 Iacoit qu'aucuns l'a blasment grandement,
 En l'appellant fraulde d'entendement:
 Si fault il croire aux apparents indices,
 Qu'elle nous a faict tant de benefices,
 Que plusieurs sont, furent, seront par elle
 Gardés de honte, & de mort corporelle.

La blasme doncq, qui la uouldra blasmer,
 Ie ne sçauroys me garder de l'aymer.
 C'est celle là, de qui plus ie me fers,
 Dont plus suis libre, & plus gaigne de serfs.

Elle

Elle me fert en tous cas necessaires,
 Tantost d'espie enuers mes aduersaires,
 Ou elle sçait si bien se desguiser,
 Qu'on ne la peult sentir, n'y aduiser:
 Tantost de caulte, & songneuse seruante
 En la maison, que ie suis obseruante,
 Fortifiant defenses, & ramparts
 Pour soustenir l'assault de toutes parts.

Aulcunesfoys elle uient à mes yeulx,
 Ou d'ung regard mortel, & gracieux
 Tire mainct coups: car c'est l'artillerie,
 Dequoy ie fais en tous cueurs batterie:
 Souuent aussi elle fort par la bouche
 Quant & la uoix, & uient à l'escarmouche,
 Ou si bien sçait consentir, & nyer,
 Qu'en combatant emmeine ung prisonnier.

Il en est peu au monde de pareilles:
 Elle ua ueoir la bresche des oreilles,
 Par la plus foible, ou sont les plus grands doubtes,
 Qui n'y mettroit de bien seures escoutes:
 Ordonnant là, que chascun debuoir face,
 Que par les trous l'on ne preigne la place,
 Craignant sur tous la diligence experte
 D'ung de leurs gens, nommè Langue diserte,
 Qui plusieurs foys a uoulu entreprendre
 Ceste aduenue assaillir, & surprendre:
 Bien preuoyant, s'il entroyt iusqu'au cueur,
 Estre de luy, & du reste uainqueur.

Mais Bon aduis, Conseil, & Iugement,

Defendent

Défendent là tousiours si sagement,
 Que moyennant ceste femme subtile,
 L'ennemy pris, sa fraulde est inutile.

Voilà, comment en bien menant ma guerre
 Le mien ie garde, & l'aultruy sçay conquerre.

Mais pour ne plus parler en paraboles,
 Et esclarcir l'obscur de mes parolles,
 Depuis le temps (Dames) que ie me hante,
 Je me congnoys, de moy ie me contente,
 Je me sens forte, instruiçte, & bien apprise
 Pour prendre aultruy, & n'estre iamais prise:
 Pour abreger, ie ne puis rien aymer,
 Si non moy toute encontre Amour armer.

Et si ueulx bien, que chascun de moy pense
 Estre aymé mieulx, qu'il n'a de recompense,
 Et qu'il n'aura: car sa seule pensée
 Sera la paye à luy recompensée.
 Et la raison, qui me donne l'enuie
 En n'aymant point, aymer d'estre seruié,
 C'est pour garder, que par uing nonchalloir
 Ne perde en moy tout ce, qui peult ualoir,
 Et que si i'ay du ciel quelcque present,
 Il soit tout tel au futur, qu'à present.

Car tout ainsi, que la uigne fertile
 En peu de temps deuiet seiche, & sterile.
 Quand elle n'est d'aucun boys appuyée:
 Et que de soy soymesmes ennuyée,
 Se congnoissant inculte, & mise en friche,
 Perd fleur, & fruit, & toute beaulté riche:

Ainsi

Ainsi la dame, à qui nul ne s'adresse,
 Qui des amants aduisés fuyt la presse,
 S'annonchallit, & rant se laisse aller,
 Qu'il ne luy chault de bien, ou mal parler,
 De decorer le corps, ny l'esperit,
 Parquoy sa grace en peu de temps perit.

S'il est doncq' uray, que ceulx là, qui me seruent,
 En ma beaulté eulx mesmes me conseruent,
 Pour durer belle il m'est doncques permis
 De recouurer infinité d'amys.

J'ay sceu gagner ung grand seigneur, ou deux
 Par auoir tout ce, dont j'ay besoing d'eulx;
 Accoustrements, anneaulx, chaynes, doreures,
 Nouveaulx habits, & nouvelles pareures:
 Chascun des deux faueur me portera,
 Dieu sçait, comment mon cueur les traictera.
 Toutes les foys, que l'ung i'entretiendray,
 Pour amy seul de bouche le tiendray,
 Et non de cueur, car ie resoulz ce poinct,
 D'amys aymés iamais n'en auoir point.

Mais ie faindray selon mon assurance
 Doubter en luy une perseuerance:
 Faisant semblant craindre, qui me lairra,
 Ayant heu ce, que iamais il n'aura:
 Qui me sera une apparente excuse,
 Si le party, qu'il pretend, ie refuse.

Luy sur ce poinct, qui demy mort sera,
 De grands serments user ne cessera:
 Nous mentirons tous deux à bien iurer,

Moy de l'aymer, luy de perseuerer:
 Car ie ne suis si legere, & si folle
 D'aymer, & croire une faincte parolle,
 Sachant, la foy plus souuent est iurée,
 Et moins elle a aux amants de durée.

En congnoys trop, qui leur foy trop souuent,
 Le plaisir heu, conuertissent en uent:
 Qui m'est exemple, & preuue assez patente,
 Que ie doibs estre en uolunté constante.

Et si quelqu'ung icy me ueult reprendre,
 Que ie ne puis honnestement rien prendre,
 Disant, que femme en presents recepuant,
 Au sien donneur se donne, ou bien se uend:
 Je luy responds, que telle loy fut faicte
 Par quelcque sorte amoureuse imparfaicte,
 Qui n'entendoyt, ou gist le fondement
 Du vertueux, & saige entendement.

Quant est à moy, i'estime grand' sagesse
 Ne refuser d'ung Prince la largesse:
 Et dys, que si par liberalité
 Le grand Seigneur accroist autorité,
 Qu'il ne la peult, pour auoir loz, & fame,
 Mieulx adresser, qu'a une honneste femme,
 Qui d'accepter ne luy faict moins d'honneur,
 Que de donner luy a faict le donneur.

Si mes habits, & riches parements,
 De ma beaulté honnestes ornements,
 Pour honorer une court excellente
 Sont apperceuz de richesse opulente

Estre

Estre trop plus, que mon pouuoir ne porte,
Doibt on penser mon industrie morte,
Se ie les ay sans la perte des miens,
Sans faire tort à moy, ny à mes biens?

Car ie ueulx bien, que lon sçaiche ce poinct,
Que le desir d'estre si bien en poinct
Ne me sçauroit ceste loy ordonner,
Qu'en prennant d'eulx, ie leur doibue donner:
I'entends du bien, dont ie doibs estre auare,
Qui tant en moy est excellent, & rare,
Que si donné ie l'auoys, ou uendu,
Il ne me peult iamais estre rendu.

Seroys ie bien de raison tant deliure,
Donner l'honneur, qui seul me faict reuiure
Après ma mort, pour chose si commune,
Comme est le bien de fragile fortune?
Or, & argent, & pierres precieuses
Sont icy bas choses si copieuses,
Que lon en peult recouurer à foison:
Mais la uertu durant toute saison,
Est ung tresor d'aultant plus estimable,
Qu'en le perdant il n'est point recouurable.

Or cessent doncq' de me calumnier
Les mesdisants, qui ne peuluent nyer,
Que la uertu, s'ilz la sçauent comprendre,
N'est offensée à donner, ny à prendre.

L'honnesteté de ma uie nourrice
Sçait, que ie prends, non point par auarice:
Et qu'il soit uray, moy mesme en donneroys

Des uestements, & plus ayse seroys
 De cest honneur, quand on les porteroit,
 Que de tous ceulx, que lon me donneroit:
 Si ce n'estoit, que ie puis m'aduifer,
 Que les causeurs en pourroient deuifer:
 Car ie les sens trop enclins à me mordre.

Oultre ce poinct d'estre trop bien en ordre,
 Ilz uont disant, que bien souuent sans bande
 Lon me uoit seule en liberté trop grande,
 Et que sans uieille aller ie ne deuroys
 Pour mon honneur en tous lieux, ou ie uoys.

O grands refuseurs! ilz ne congnoissent pas,
 Que la uertu me conduit pas à pas:
 Qui est ma uieille, & ma ieune compaignie,
 Qui en tous lieux, en tous temps m'accõpaigne:
 Et que l'honneur tousiours deuant mes yeulx
 Va le premier, & me guide trop mieulx
 Le droict chemin de bien honneste uie,
 Que si j'estoys de cent uieilles suyue.

Mais cuident ilz, que les gardes soigneuses,
 Les preschements des uieilles enuieuses,
 Les grosses tours, les menasses infames
 Puissent garder la uoulunté des femmes?

La femme doibt par sa seule nature
 Estre gardée, & non par prison dure.

Enfermez la quelcque part, que uouldrez,
 Il est bien uray, que le corps uous tiendrez:
 Mais l'esperit en liberté uiura,
 Et maulgré uous son naturel suyura:
 Lequel s'il tend à Chasteté louable,

La liberté le rend plus immuable.

Ne plus ne moins qu'ung cheual par nature

Fort à tenir, mal ayfé d'emboucheure,

Quand on luy tient la bride trop subiecte,

Plus ueult courir, plus se lance, & se iecte,

Et ne ſçauriez de luy mieulx uous ayder,

Qu'en liberté à plein mors le guider.

Ainsi est il de l'esperit uolage,

Qui deuiendra plus rebelle, & ſauuage,

Quand par ung frein dur, & insupportable

Le cuiderez rendre doux, & traictable.

Cela prouient, qu'il est tout manifeste,

La liberté estre present celeste,

Que Dieu uoulut eſgallement offrir

A tous uiuants: dont ne pouuons ſouffrir,

Qu'elle nous ſoit uſurpée des hommes,

Qui ne ſont Dieux, ne rien plus, que nous ſommes:

Car de tollir ce, qu'ilz n'ont poinct donné,

Seroit ſtatut aſſez mal ordonné,

Plus procedant d'iniuſte tyrannie,

Que d'equité. Or doncques ie uous nye,

Que l'on nous puiſſe ung erreur imputer

En tous les poinctz, qu'on m'a ueu diſputer.

Et penſeroyſ, qu'ung doute ſcrupuleux

Tant des cauſeurs, que des marys ialeux,

Ne uient d'ailleurs, que d'une congnoiſſance

De noſtre force, & de leur impuiſſance:

Sachants en nous tant de graces louables,

En eulx tant peu de qualités aytables,

Que maintz seruants apres estre chassés
 Hors de l'esper de noz cueurs prouchassés,
 Leur grande perte en gain conuertiront,
 Et pour couvrir leur faulte mentiront,
 Disants auoir, pour nous uituperer,
 Ce, que iamais n'osarent esperer.
 Et ou de nous ilz n'ont eu, que tourment
 Se uanteront d'auoir contentement.

Et maintz marys sachantz, qu'ilz ne meritent
 Iouyr de l'heur, que leurs femmes heritent,
 Bien congnoissants leurs imperfections,
 Craindront si fort, que les affections
 Des seruiteurs aymables, & honnestes
 Facent sur eulx, & sur elles conquestes,
 Que cela ueult (non point aultre raison)
 Plusieurs uouloir leur femme en leur maison.

Et s'il y a quekque honneste assemblée,
 Ilz la uouldront retirer à l'emblée
 Par signes d'yeulx, par courroux, ou menaces.
 O' gens, qui n'ont en eulx ne sens, ne graces!

Je me complains d'une erreur de nature,
 Puis qu'en faisant l'humaine creature
 Elle uoulut nostre pouuoir rauir,
 Et à celluy des hommes l'asseruir,
 Que ne fait elle, au moins, distinction
 Entre le uice, & la perfection:
 En exceptant toutes dames honnestes
 Du traictement des lourdaulx, & des bestes,
 Et leur donnant plustost commandement

Snr tous marys de gros entendement?
 Car ie ne uoy raison, ny apparence,
 Que la uertu soit serue d'ignorance.

Le plus grand mal, qui nous peult aduenir
 (Dames, ayez ces motz en souuenir)
 C'est de tomber en la main, & puissance
 De ces fascheux, qui n'ont la congnoissance
 Du traictement, que nous deuous attaindre
 Pour nourrir paix, & le diuorce estaindre:
 Auec lesquelz liberte' asseruie
 Ne peult trouuer conformite' de uie,
 Et ce qu'auons d'excellent, & parfait,
 Perd enuers eulx son naturel effect:
 Car la beaulte' a tous aultres plaisante,
 Auec telz gens ne nous est que nuyfante,
 Veu que la grace, & douce courtoisie
 Est en leurs cueurs source de ialousie.

Nostre douceur n'a force, ne uigueur
 Pour amollir leur seuerite' rigueur.
 Rien ne nous uault une raison rendue,
 Elle n'est point des bestes entendue,
 Qui nous uouldront imposer ung silence,
 A tous propos user de uiolence,
 Defendre ieux, festins, tournois, & dances:
 Vng milion de torts, & d'arrogances
 Nous causera leur bestialite',
 Qui ne s'accorde a nostre humanite'.
 O' loy pour nous trop austere, & fatale!

Mais ces gros ueaux de nature brutale

Ou trouuent ilz, que compagnie hanter,
 Face l'honneur des faiges absenter?
 Et que pour pres des grands Seigneurs se ioindre,
 L'honesteté des dames en soit moindre?
 Le leur demande, ou sont en euidence
 Vertu, Sçauoir? ou font ilz residence?
 Est ce dedans leurs rusticques maisons,
 Ou lon n'apprent, qu'à paistre les oysons?
 Ou à nourrir en leur fascheux mesnaige
 Quelque animal aultant, comme eux sauluaige?

Certes ie sçay par uraye experience,
 Que si uertu, & parfaicte science,
 Sont decorants ça bas quelcques endroicts,
 Que c'est autour des Princes, & des Roys:
 Ou bien heureuse est une nourriture,
 Qui sçait polir toute rude nature,
 Ornant les corps de gestes, & façons,
 Et les esprits de prudentes leçons.

Vous me direz uous fascheux mesdifants,
 Que les deduiçts estants là si plaisants,
 Les priuaultés, dont nous uoyez user,
 Pourroient en fin seduire, & amuser
 Vne ieunesse en nous trop uoluntaire:
 Mais si uostre art est de point ne se taire,
 Et qu'on ne puisse aultre bien uous causer,
 Fors uous donner matiere de causer,
 Je uous feray ung compte, qui suffit,
 Pour enrichir dix ans uostre profit.

Ouurir uous ueulx, chose à uous incongneue,

Qui

Qui me peult estre une foys aduenue,
 Pour faire entendre à toutes nations,
 Qu'il y a plus de moderations
 En tous noz faictz, qu'il n'y a de sortife
 En vostre langue à mentir trop apprise.

Saincte Diane icy ie uous inuocque,
 En protestant, que si lon me prouocque
 Reciter cas à femme impertinent,
 Que c'est pour rendre en lumiere eminent
 Vostre secret, qui me rend resoluë
 Viure à iamais pudicque, & impoluë:
 Et pour monstrier par exemplaire indice,
 Que le uulgaire en sa sorte malice
 Deuise plus de ce, que moins entend,
 Et moins est uray, plus il s'en ua uenant.

Le diray doncq', pour le faire enrager
 (Sans mon honneur toutesfoys oultrager)
 Que quelque foys dedans mon liët couchée,
 Vng suruenant maulgré moy m'a touchée,
 En la partie en moy la plus parfaicte,
 Au retin ferme, ou la cuisse refaicte.
 Quoy? i'oy desia murmurer, ce me semble,
 Vng faulx scrupule en uoz cueurs, qui s'assemble:
 Et uoz espritz, qui me sont escoutants,
 Semblent de moy, pour ung seul mot, doubtrants.

Dames, Seigneurs, qui escoutez ce compte,
 Ne m'arguez perdre icy toute honte.

Le mien parler aucun tort ne me faict,
 Et de mon dire encores moins l'effect,

Esperant bien prouuer par ma defense,
 Que uostre erreur surmonte mon offense:
 Car de Venus le Ceston chaste, & saint
 N'est en cela maculé, ne desceint:
 La priuaulté ne fut desmesurée.
 Celluy, qui eut telle audace asseurée,
 Veult tant l'honneur obseruer, & attraindre,
 Qu'il n'eust uoulu de rien ord me contraindre.
 Et quand osé il auroit aultrement,
 Il ne l'eust peu sans mon consentement.
 Dont contre luy moy de defense armée
 Suis doublement en son cueur estimée,
 Pour auoir ueu en moy l'esprit, & corps
 De beaulté chaste unir les deux accords.

Et si lon dict, que le priué toucher
 Faiçt pres du feu le tison approcher,
 Je respondray, il y a, ia long temps,
 Que si l'honneur, ou tousiours ie pretends,
 N'eust en moy deu faire plus de demeure,
 Vng, que nommer ie ne ueulx pour ceste heure,
 Par les efforts de sa langue diserte,
 Auroit plustost tiré gaing de ma perte,
 Que par baisers, ne par approchements,
 Qui de la chair ne sont qu'attouchements,
 Laquelle est ferue, & de soy ne s'addonne
 A' faire rien, si l'esprit ne l'ordonne.

Il est bien uray, que l'esprit empesché
 Est en ce corps, qui n'est rien, que peché:
 Mais si a il par la grace diuine

Ce franc uouloir, qui commande, & domine,
 Et, qui conduict par le mouuement sien
 Ceste chair morte à faire mal, ou bien:
 Dont tant qu'il est à uertu resolu,
 Le corps ne peult de uice estre polu.

Or si la uoix de l'ame l'instrument,
 Qui tient du ciel, & de son element,
 Par la douceur d'une eloquence forte
 Rendre n'a peu ma uertu uiue morte:
 Et si raisons, qui gagnent les esprits,
 N'ont point le mien en seruitude pris:
 Comment aura de ce faire pouuoir
 La chair, qui n'a langue pour esmouuoir,
 Qui ne tient rien, que de la terre basse,
 Gros element de uile, & orde masse?
 Pourtant ne ueulx par mes dictz uoz beaultés
 (Dames) induire à telles priuaultés.
 Toutes n'auetz (peult estre) la constance:
 Si bien, que moy, de faire resistance
 Contre l'ardeur des flammes amoureuses,
 Qui sont à uous, non à moy, dangereuses.

Au grand hazard de telz dangiers extremes
 Nul ne uous peult conseiller, que uous mesmes.
 Mieulx ne pouuez uoz forces asseurer,
 Que dedans uous uous mesmes mesurer,
 Congnoissez bien uostre nature infuse,
 Ce, qu'elle cherche, & ce, qu'elle refuse:
 Puis congnoissants uoz inclinations,
 Guider pourrez toutes uoz actions

A' aysément uous ayder, & defendre
Du bien, qui sert, du mal, qui peult offendre.

Rien ne me sert tant, que la congnoissance,
Que i'ay de moy, qui me donne puissance
De refrener toute enuie soubdaine,
D'endurer soit au pied d'une fontaine.

C'est celle là, qui me sçait faire aller
Par tout sans craincte, & franchement parler.

Il en y a, qui font tant des succrées,
Qui contrefont des Vestales sacrées,
Tant qu'a parler à peine ouurent la bouche:
Et si quelcqu'ung du petit doigt les touche,
Vous iugerez à ueoir leur mine estrange,
Qu'on a touché quelcque precieux ange:
Mais au dehors femmes si difficiles,
Par le dedans ie les cuide faciles.

Et croy, qu'a part aultant sont uicieuses,
Que deuant gens se monstrent precieuses.
Car pour couvrir leur uoulunté coupable,
Seuerité leur semble estre louable.

Or quant à moy ie ne fais point la fine,
Lon me congnoist toute entiere à ma mine:
Facilement on liët en mon uisage,
Que ce n'est qu'ung du cueur, & du language,

Ie ne suis point difficile en deuis,
A' toutes gens ie leur dy mon aduis:
Et s'il me uient ung bon mot, pour en rire,
Ie le diray, quoy qu'on en doibue dire,
Soit en publicq, soit en troupppe priuée,

Sans toutesfoys estre point desfriué
 En mes propos meuz de naïfueté,
 Qui n'ont en eulx rien de lasciueté.

J'ay dict, comment aux despens, & dommaige
 Des folz amants i'apprends à estre saige.

Ores fera le plaisir declairé,
 Qu'a le mien cueur de l'Amour separé:
 En n'estant point de mes seruiteurs serue
 L'authorité sur eulx, ie me reserue:
 Et ne scauroys plus grand heur demander,
 Qu'estre obeye, & tousiours commander.
 Durant ainsi de moy garde, & tutrice,
 Je me sens Royne, ou quelcque Imperatrice,
 Ayant sur tous commandement, & loy,
 Faueur, puissance, & nul ne l'a sur moy.

Diuers amants uiennent ung chascun iour
 En quelcque endroict, que ie face seiour,
 Me presenter seruite, obeissance,
 En m'asseurant, qu'il n'est en la puissance
 Du firmament garder, qu'ilz ne demeurent
 Mes seruiteurs, iusques à ce, qu'ilz meurent:
 Et que plustost sera la mer sans unde,
 Sans clairté ciel, sans fruiet terre feconde,
 Que l'amour soit, non du tout desnuee,
 Mais seulement de rien diminuée.

Si de durer l'assurance ie nye,
 Ilz me feront une querimonie,
 En m'appellant incredule, & cruelle:
 L'ung me dira, que ie suis la plus belle

De tout le monde, & qu'en moy lon peut ueoir,
 Combien Nature a de grace, & pouuoir.
 Ainsi me loue, & tantost il m'accuse.

L'autre ueult seul, ce qu'a tous ie refuse,
 Et ueult donner trop moins, qu'il ne demande:
 L'ung se complainct, l'autre se recommande:
 L'ung est craintif, & me faict l'asseuré:
 L'autre est trop sobre, ou trop desmesuré:
 L'ung de l'œil pleure alors, que le cueur rit:
 L'autre est malade, & soudain se guerit.

A' tout celà il fault que ie responde:
 Et si i'estoys la plus triste du monde,
 Tout aussi tost (mais, que ie uueille ouyr)
 Ie ne scauroys me garder d'esioyr:
 Car en oyant leurs plainctes, & clameurs,
 Aulcunesfois de rire ie me meurs,
 Pour le plaisir de la diuersité,
 Que ua comptant leur faincte aduersité.

Touts les propos d'eulx à moy recités
 S'ilz ne sont urays, sont tant bien inuentés,
 Que si n'estoys saige, & bien aduertie,
 Ie seroys tost à leur loy conuertie.

Mais deuifons ung peu de l'equipaige
 Des ieunes gens, qui sortent hors de paige:
 Bien aise suis ceulx cy ueoir adresser
 A' moy, qui prens plaisir de les dresser.

Si i'en uoy ung, qui n'ose à moy uenir,
 Et qu'il desire honneste deuenir,
 Ie uous l'appelle en donnant hardiesse

A' sa craitifue inexperte ieunesse,
 Et vous le mets en propos, & en grace:
 Mais il n'a pas si tost pres de moy place,
 Que i'apperçoy Cupido se souillant
 Dedans son sang tendre, chauld, & bouillant.
 Et ung sien cueur d'aymer non bien appris
 En ung instant ie le uoy tant espris,
 Que l'on diroit, ueu l'ardeur tresextreme,
 Qu'il est tout mien, & non plus à luy mesme:
 Et qu'il n'y reste à l'heure, comme il semble,
 Qu'auoir ung prebstre, & nous lyer ensemble.
 Mais ie suis seure, & n'en suis point deceue,
 Qu'en ung moment toute flamme conceue
 Deuient fumée es ieunes amoureux:
 Car soubdain naist, & soubdain meurt en eulx
 Tout appetit, ainsi, que feu de paille.
 Ne cuidez pas, qu'aussi guere il m'en chaille:
 Ce n'est pas là, que ma felicité
 Se constitue eternelle cité.
 Le plus grand fruiçt, que de ce i'en attends,
 C'est m'en esbatre, & en passer le temps:
 Et moyennant tel plaissant exercice
 Garder l'esprit de succumber à uice.

Ieunes, & uieulx, petits, grands, & menus
 En mon endroiçt sont tous les bien uenus,
 En ung chascun, qui m'entretenir ose,
 Sans aymer tout, i'ayme bien quelcque chose.
 J'ayme de l'ung une grace bien bonne,
 Douce, agreable, & qui point ne s'estonne.

De l'autre i'ayme une langue meſtable,
 Vng parler prompt, facond, & delectable.
 Beaulté me paiſt, ou qu'elle ſoit choiſie,
 Là la douceur, icy la courtoisie,
 Chacun de moy en effect eſt loué,
 Selon qu'il eſt par nature doué.
 Iuſques aux ſotz leur ſottiſe m'aggrée,
 Et avec eulx par ſoys ie me recrée.

Si c'eſt Amour, que d'aymer tout celà,
 L'en ayme plus de mille ça, & là.

Mais le plaisir d'aymer ainſi, perit
 A mon oreille, à l'œil, à l'eſperit,
 Sans cueurs, ne corps au dedans tourmenter.

O bien heureux, qui ſe peut contenter
 De telle Amour! Mes dames, ie me doute,
 Que lon attend, & que chacun eſcoute
 De moy la fin, ou ie pretends uenir.
 Je ne ueulx poinct en langueur nous tenir:
 Je le diray, mais qu'ung peu on ſe taiſe,
 Et m'eſcouter encores il uous plaiſe.

Ce qui me rend (à tous faiſant grand' chere)
 En dictz prodigue, & aux effectz treschere,
 C'eſt pour ſembler à la Lyonne ſage,
 Qui par couſtume, & naturel uſage
 Le grand troupeau des beſtes enuironne,
 Pous en tirer de toutes une bonne.
 Ou faire ainſi, que l'Eſperuier ruſé
 Au circuit d'Eſtourneaux amuſé,
 Qui tant les ſuyt, & tant les enueloppe,

Qu'il

Qu'il en prend ung des meilleurs de la troppe.
 Tout ainsi moy ie ne suis pas si beste,
 Qu'en me iouant, & faisant à routs feste,
 Ie ne regarde, à qui plus me tenir,
 Pour me pourueoir, au temps de l'aduenir:
 Bien congnoissant, que le temps est mobile,
 Faueur muable, & ieunesse debile,
 Et que beaulté ne peult tousiours durer.

Contre ce doubte il me fault assureur,
 Mon assurance est le seul mariage,
 Qui est le but, ou toute femme sage
 Doibt pour son bien de bonne heure uiser.

C'est ung grand mal ung fascheux espouser,
 Comme i'ay dict (filles) au parauant:
 Et grand plaisir d'auoir mary. sçauant,
 Honneste, sage, & plein de bonne grace.

Mais s'il falloit, qu'ung sot de bonne race,
 Riche de biens, & paouré de sçauoir,
 Me demandast, & me uoulsist auoir,
 Et nul espoir ne m'estoit departy
 De recouurer plus apparent party:
 D'aduis feroys, que plustost on le prit,
 Qu'ung plus sçauant, qui n'a rien, que l'esprit:
 Car il n'y a chose si miserable,
 Que paoureté: c'est ung mal incurable,
 Qui n'a malheur si grand, que prouocquer
 Les gens à rire, & de soy se mocquer.

J'aimeroys bien ressembler celles là,
 Qui d'ung desir de tost faire celà,

N'estimeront

N'estimeront le tour infame, & laid,
 Se marier à leur propre ualer:
 Ou quelcque folle au riche preferant
 L'honneste amy, qui son pain ua querant:
 Et puis apres il fault uiure d'amours,
 Ou bien apprendre à passer les longs iours
 En peine extreme, & langoreuse uie.
 De tel malheur ie n'en ay point d'enuie,
 Car estant là plus froide ie seroys,
 Que n'est Venus sans Bacchus, & Ceres.

Quant à mary, ie resoulz doncq' ce poinct
 De l'auoir riche, ou de n'en auoir point.
 Bien qu'il soit crud, & que ses meurs peruerfes
 Du tout ie sente estre aux miennes diuerfes:
 Si ay ie espoir toutesfoys le reduire,
 Et peu à peu iusques là le conduire,
 Que s'il est lourd, assez me sens subtile
 Pour le changer en peu de temps habile.
 S'il est haultain, cruel, audacieux,
 Ma douceur peult le rendre gracieux.
 L'on dompte bien les cheuaults effrenés:
 Les fiers Lyons, quand il sont gouuernés
 Par artifice, aysément s'appriuoisent,
 Sans faire mal en tous lieux, ou qu'ilz uoient.

Doncques au pris, pourquoy n'est il facile
 Domesticquer l'homme trop plus docile,
 Que l'Animal; lequel nulle faison
 Ne loge en soy, comme luy, la raison?
 Car ou raison dresse son habitacle,

Facilement on peut rompre l'obstacle
De toute erreur, qui cache sa lumiere,
Pour la remettre en sa clarté premiere.

Premierement ie mettray mon estude,
Et emploiray peine, & sollicitude
De le gaigner si bien, qu'il m'aymera.

Or en m'aymant si bien imprimerez
En son esprit de rien ne me desdire,
Qu'il est aysé de le pouuoir induire
Facilement, & faire condescendre
A tous partis, que ie uouldray pretendre.

Mais s'il estoit de soy si difficile,
Que sa nature austere, & imbecile,
Par amytié ne peust estre traictable,
Ne par moyens quelconques accoinctable,
Et que ie ueisse en moy l'experience
De ma bonté enuers l'impatience
De sa malice auoir nulle uigueur,
Ains, que tousiours une sienne rigueur
Me tourmentast fans cause, ne raison,
Comme seruante, en la sienne maison,
Helas mon Dieu, que pourroys ie lors faire?
Comme scauroyt ung esprit satisfaire
A tel malheur, aultant pernicious,
Qu'il en soyt point dessoubz tous les neuf
cieulx?

Hymen, Iuno, uous Dieux de mariage
Destournez moy ce sinistre presage:
Et si le ciel, ou demeure uous faictes,

M'a concedé quelques graces parfaites,
 Ne permettez, qu'elles soyent demolies
 Par chant lugubre, & tristes omelies

Car si de uous i'estoys tant oubliée,
 Que maulgré moy ie me ueisse lycé
 En prison telle, ou mes plainctes funebres
 N'espereroyent lumiere à leurs tenebres,
 Vng seul moyen me reste en tel malheur,
 Qui ne uault guere, & si est le meilleur:

Mais quoy? que dy ie? Et ou suis ie suis ra-
 uie?

Doy ie esperer telle peste à ma uie?
 Ie ne la ueulx ne penser, ne preuoir,
 Ne de tel mal au remede pourueoir:
 En debattant, comme on se peult distraire.

Ie m'en tairay pour parler du contraire,
 Tant ie me fie, en la bonté haultaine,
 Que d'auoir mayeux ie suis toute certaine.
 Les dieux ne m'ont de grace tant douée,
 Pour me uoloir en fin estre nouée
 A nauiguer en si forte tempeste.

Le myen mary sera faige, & honnesté,
 Tant excellent, i'en suis bien assuree,
 Que sa ualeur ne sera mesurée
 Suffisamment de langue, ne d'esprit:
 Avec lequel si iamais femme apprit
 Viure contente en honneur, & en gloire:
 Ou s'il est iuste, & licite de croire,
 Qu'on doybue aymer, telle alors ie seray,

Et de sentir l'Amour commenceray:
 Non point l'Amour, qui blesse, & qui tourmète,
 De qui chascun se plainct, & se lamente:
 Mais bien l'Amour, qui est incomparable
 D'ung mutuel plaisir inenarrable,
 Non l'Amour faulx par fiction trouué,
 Mais bien le uray certain, & approuué,
 Qui en noz cueurs prendra force, & naissance,
 Et n'estendra, que sur eulx, sa puissance:
 Portant en main, en lieu d'arc, & de traict,
 D'honesteté l'ymage, & le pourtraict:
 Ou nous uoyrons l'exemple pur, & monde
 De uiure unys, sans diorce en ce monde.
 Ses yeulx seront ouuertz, & non point clos
 Pour ueoir en ung noz deux uouloirs enclos:
 Et du tresfort lyen de uertu rare
 Tant les ferrer, que rien ne les separe.

L'autre est uolant plein de legereté:
 Mais cestuy cy sera tant arresté,
 Que dedans nous il fera sa demeure
 Iusques à tant, que l'ung, ou l'autre meure,
 Accompaignant les immortelz espritz,
 Tant, que le ciel les ayt en soy repris:
 Auquel seiour il les esleuera,
 Et mieulx, que l'autre à l'heure uolera,
 Pour la sus prendre eternelle louange,
 Ou sera dict d'honneste amytié l'ange.

O' bien heureuse, O' uraye Amour future,

Que ie preuoy certaine en mon augure!
 Puis, que desia ie la congnoys presente,
 A' celle fin, que plus d'ayse ie sente
 A' bien gouster les plaisirs, qu'elle donne,
 Pour le penser, le dire i'abandonne.

FIN DE L'AMIE
 DE COVRT.

A' L'VNG DE SES
A M Y S.

A My, pourquoy me ueulx tu tant reprēdre,
Que ne debuoyz si soubdain femme
prendre?

Ne me fais plus la guerre: ie te dys,
Que ie l'ay faict pour auoir Paradis:
Et ne sçauoyz faire ung meilleur ouurage,
Pour mon salut, qu'entrer en mariage:
Car tous marys sont d'ung cas soucieux,
Qui me rend seur d'aller iusques aux cieulx.

Le grand hazard d'estre coqu, les fache:
Si ie le suis, & que point ne le fache,
Innocent suis. Or tous les innocents
Seront sauluez, y en eust il cinq cents.

Si maulgrē moy ie puis ueoir, & sentir,
Que lon me faict coqu, ie suis martyr.
Les bons martyrs iront là sus tout droict:
Ie ne doibs donc rien craindre en cest endroict.

Et si ie prends femme sage, & honneste,
Bienheureux suis de si rare conqueste.
Les bienheureux (si lon croyt l'escripture)
Iront en gloyre: & moy donc par droicture.

Regarde donc, si ie ne suis pas sage
D'auoir au ciel assigné mon partage.

Que fusses tu, pour le bien, qu'il me semble,
Bien marié, & coqu tout ensemble.

E N I G M E.

DE ma nature immobile ie suis,
 Nuyre à aucun ie ne ueulx, & ne puis:
 Mais si lon ueult en frappant m'affaillir,
 Lon me uoyrra sur les maisons saillir,
 Hommes hurter, prendre forces nouvelles,
 Sans piedz saillir, mesme uoler sans aeles:
 Fussent ilz cent contre moy amassés,
 Je les uous rends tous uaincus, & lassés:
 Car plus de coups ie sens parmy ung trouble,
 Plus suis dispos, plus ma force redouble,
 Craignant trop plus les maux de l'aduenir,
 Que ie ne fayes les presents soustenir.

Moy, qui iadis auoys forme de beste,
 Suis transmüé en forme d'une teste:
 Et qui passöys bönnnes herbes souuent,
 Viure me fault à ceste heure du uent,
 Duquel ie suis porté, & soustenu.

Finablement, qui bien m'aura congneu,
 Prendra de moy grand esbayffement,
 Ne me me uoyant fin, ny commencement.

(S'ingnie)

FIN.

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



D O L E T,

Preferue moy, ô Seigneur,
des calumnies des
hommes .